Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 5 (1872)

Artikel: Origine des organismes

Autor: Roget, Philippe / Baltzer, J.-B.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379138

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ORIGINE DES ORGANISMES

PAR

J.-B. BALTZER[1]

Le 11 février 1869, M. Ch. Vogt donnait, à Breslau, la dernière de ses *six conférences sur l'histoire primitive de l'homme*. Du 14 février au 14 mars de la même année, M. le professeur Baltzer lui répondit par cinq discours, publiés ensuite avec quelques remarques et additions, et dont nous allons essayer de donner ici une analyse sommaire.

M. Baltzer est un théologien. Son intention cependant n'a pas été de donner au public des conférences théologiques ; il a voulu se placer au point de vue des sciences naturelles, et ne faire intervenir le théologien et le philosophe que dans la juste mesure de leur compétence légitime. D'ailleurs, s'il n'est pas un naturaliste de profession, l'auteur prétend avoir avec tous les naturalistes un point de départ commun : celui de la foi. Quel est, en effet, le naturaliste qui n'admette pas, comme un article de *foi,* que la nature est soumise à une nécessité générale, d'après laquelle elle doit toujours, les conditions restant les mêmes, produire les mêmes effets? Il est vrai que l'argument d'induction sur lequel le savant appuie cette proposition

[1] *Ueber die Anfänge der Organismen und die Urgeschichte des Menschen.* Fünf Vorträge zur Widerlegung der von Prof. Dr C. Vogt zu Breslau gehaltenen Vorlesungen. — *Ueber die Urgeschichte des Menschen,* von J.-B. Baltzer. 2te unv. Aufl. 1 vol. in-12 de IV et 130 pages, 1869. — Une troisième édition, publiée en 1870, est enrichie de quelques notes dans lesquelles l'auteur a accentué son opposition aux tendances scientifiques des jésuites et a répondu à quelques appréciations dont son œuvre avait été l'objet dans les recueils scientifiques allemands.

ne saurait lui fournir autre chose qu'une vraisemblance ou qu'une certitude hypothétique. Pour en avoir une confirmation suffisante, il faut faire appel à la philosophie de la nature en même temps qu'à la philosophie de l'esprit. D'ailleurs, le raisonnement inductif n'atteint pas même toujours la loi ; souvent il s'arrête à la simple apparence. Jusqu'à Copernic, par exemple, l'induction avait fait admettre que le soleil tourne autour de la terre. Et si Copernic substitua à cette loi apparente la loi vraie, il ne sut pas donner la raison d'être (*Grund*) de celle-ci. Généralement parlant, il est impossible que cette raison, qui réside dans la nature des choses (*Grundwesen*), n'échappe pas au naturaliste. Toutes les questions de cet ordre relèvent de la philosophie et de la théologie philosophique. D'où il résulte que M. Vogt, en rejetant la foi au Créateur parce que l'objet s'en dérobe à la certitude empirique, est aussi obligé de rejeter son article de foi de naturaliste. Seul le philosophe peut avoir une opinion sur la création.

Mais le naturaliste a autre chose encore qu'un point de départ: il a de plus une méthode. Cette méthode implique: 1° l'observation des phénomènes ; 2° l'étude des conditions sous lesquelles ils se produisent. C'est en suivant cette voie qu'on arrive à formuler la loi de l'espèce. Le darwinisme qui nie l'espèce, se met en révolte contre la méthode des sciences naturelles. Or, à la thèse du darwinisme, M. Vogt en ajoute une autre: il affirme que tout procède de la matière (*Materie*), laquelle est composée de substance (*Stoff*) et de force. Il y a là une seconde violation de la méthode inductive. Enfin, lorsque, à propos de ses découvertes dans les cavernes, le professeur de Genève aborde le terrain de l'histoire, il nous fabrique toute une histoire de troglodytes, qui serait antérieure à l'histoire primitive racontée par la Bible.

Considérons d'abord les grandes découvertes scientifiques dans leurs rapports avec la foi chrétienne.

Le système astronomique de Copernic parut longtemps être menaçant pour la foi. L'opposition avait à sa tête Mélanchthon. Osiander de Nuremberg substitua une préface de sa façon à celle que Copernic avait écrite pour être publiée en tête de son

ouvrage. Plus tard, Galilée fut combattu par les scolastiques qui croyaient leur doctrine compromise par les découvertes du savant relatives aux lois de la chute des corps. La lutte se renouvela lorsque Galilée eut pris dans un opuscule la défense du système de Copernic. On obtint que l'ouvrage de ce dernier fût mis à l'index comme contraire à l'Ecriture sainte. Et Galilée put dès lors être dénoncé à l'inquisition romaine comme adhérent déclaré de la théorie condamnée. La scolastique n'en fut pas moins vaincue en dernier ressort, et, depuis 1835, le livre de Copernic se trouve effacé de l'index romain.

Quand une contradiction apparaît entre la Bible et une découverte scientifique, le naturaliste n'est pas toujours en état à lui seul de discerner si cette contradiction est réelle; pour qu'il eût le droit de déclarer que la Bible ne peut pas être la Parole de Dieu, il faudrait que la contradiction fût dûment constatée. Ce droit ne saurait évidemment être accordé ni aux disciples de Darwin, ni aux matérialistes modernes, ni en particulier à M. Vogt, qui tous, au lieu de se soumettre à la rigueur de la méthode inductive, recourent à des suppositions qui ne sont pas démontrées.

Darwin, comme on sait, nie le principe de la fixité de l'espèce. Celle-ci, à l'en croire, est toujours en voie de formation. « Si, dit-il, nous ne sommes pas témoins des modifications de l'être, c'est qu'elles sont excessivement lentes. » Comment contrôler des assertions de ce genre au moyen de la méthode inductive? L'impossibilité est manifeste relativement à l'avenir; quant au passé nous verrons bientôt ce qui en est. En outre, l'hypothèse est en opposition avec un principe admis par quiconque pense sainement, savoir que la loi des organismes est la condition des types et que ce ne sont pas les individus qui font la condition de leur loi de formation ou qui peuvent l'altérer. On ne concevrait pas que, dans la lutte pour l'existence, un individu pût se développer au delà de ce qui est impliqué dans la disposition naturelle primitive. Il est contradictoire que, d'une part, l'individu dépende de la loi naturelle, et que, de l'autre, celle-ci dépende de l'individu luttant pour l'existence. Ce n'est pas tout : Darwin est obligé de reconnaître que les types

ont eu un commencement dans les cellules primitives, et il ne peut pas faire intervenir sa loi de variation dans la formation de ces cellules. Dira-t-on que ce sont des cellules plus primitives encore qui se sont transformées dans la lutte de l'existence? Il n'y aurait alors aucune raison de s'arrêter dans cette voie. Nous serions conduits à voir dans la nature un être qui s'engendre de toute éternité pour s'absorber de nouveau et qui s'absorbe pour recommencer à s'engendrer, etc. Empressons-nous de le dire : Darwin n'a ni prévu ni voulu cette conséquence, acceptée de grand cœur par les matérialistes modernes.

La théorie de M. Vogt sur le cerveau présente une contradiction du même genre. Cette théorie, en effet, consiste à attribuer le développement du cerveau au travail de la pensée. En ce cas, quand est-ce que l'ancêtre de l'humanité aurait pu commencer à penser? Jamais, sans doute, puisqu'il aurait manqué d'un cerveau perfectionné par le travail de ses ascendants. Nous voilà enfermés dans un cercle.

L'hypothèse d'une transformation indéfinie avait déjà été proposée au sujet des nébuleuses, dont on faisait la poussière cosmique d'où devaient sortir de nouveaux systèmes sidéraux. L'idée est abandonnée aujourd'hui, et les astronomes les plus modernes affirment la stabilité du Cosmos, d'accord en cela avec le récit biblique de la création. Cette stabilité n'empêche pas que les individus ne croissent suivant des lois fixes, ni que ces lois elles-mêmes n'aient un commencement, un progrès et une fin. Il est vrai qu'ici l'induction nous abandonne; d'un autre côté la philosophie de la nature sait donner la raison (*Grund*) des lois, les déduire en remontant à leur origine et les reconnaître dans toute l'étendue du domaine soumis à leur empire.

Jusqu'à ce jour les origines des organismes n'offrent au naturaliste que des énigmes. L'échelle ascendante des êtres, que les études paléontologiques ont révélée, présente des solutions de continuité; les partisans de Darwin n'en disconviennent pas et ils se bornent à répondre que les chaînons intermédiaires se retrouveront bien, ou qu'ils ont été détruits. Mais ce sont là des défaites et non des raisons. Les matérialistes modernes

accordent qu'il fut un temps où il n'y avait sur la terre ni animaux ni plantes. M. Virchow dit qu'il doit être possible à la science de reconnaître les conditions de la vie, mais que le problème n'est pas résolu pour le moment. A ces déclarations, M. Baltzer se croit en droit d'ajouter que la solution du problème est du ressort non de la science mais de la philosophie de la nature. A supposer en effet que la science retrouve le fait des premières origines des types organiques, c'est en vain qu'elle cherchera les conditions réelles de la production de ces types.

La production *(Urzeugung)* des premières cellules se fonde sur une loi primitive de la cellule. Et par cette production première, notre auteur n'entend pas une création. Les réclamations qu'a provoquées l'hypothèse des créations successives ne lui paraissent pas sans justesse. Mais la philosophie de la nature est compétente pour retrouver la loi de cette production première. Seulement il est nécessaire de se représenter la nature dans son essence (et son essence est d'être créature) comme une unité, douée toutefois de puissances et de propriétés disposées en un ordre successif ; il faut encore admettre que ces propriétés ou puissances portent en elles-mêmes les conditions qui les sollicitent à l'activité et les font passer de l'état virtuel à l'état actuel, quand elles sont réveillées par le Créateur. Ces conditions, à notre avis, assurent aussi le règne des lois cosmiques et telluriques ; elles président aux commencements et aux générations primitives qui apparaissent avec les lois mêmes.

Ainsi celle de ces puissances qui se réveilla la première fonda la première loi et la plus générale. C'est en elle que toutes les lois naturelles subséquentes eurent leur racine commune. Ensuite la production continua jusqu'à ce que les produits naturels fussent épuisés sur la terre après l'apparition des plantes et des animaux les plus organisés. Depuis lors il n'y eut plus de production première et la terre se trouva soumise à la loi de fixité. La conséquence de cette explication des choses est que la plus haute des lois naturelles est conditionnée par toutes les lois organiques qui l'ont précédée dans la série ascendante, et

que, par suite, la succession des types antérieurs se reflète dans le développement des individus que cette loi appelle à l'existence. Et c'est là ce que nous trouvons en effet dans le développement embryonique de l'échelle ascendante des vertébrés. Qu'on observe ici la différence entre la série ascendante des lois et la série des types correspondants : dans la première échelle aucune loi ne s'éteint, tandis que dans la seconde l'extinction des types se présente.

Mettons maintenant la théorie darwinienne en présence des faits paléontologiques. Selon cette théorie, il ne peut y avoir ni espèces définies *(in sich Abgeschlossenes)* et qui s'éteignent pendant la période du développement de l'organisation, ni espèces commençant à nouveau auxquelles font défaut tous les chaînons les rattachant à des espèces antérieures, ni espèces demeurant stables depuis l'époque géologique jusqu'à la nôtre ou à travers plusieurs couches géologiques.

Notre âge, ou l'âge historique, a été précédé de l'âge géologique, et celui-ci de l'âge qu'on peut appeler *cosmique*, dans lequel ont apparu les corps célestes, les voies lactées et les nébuleuses. Comment ces corps sont-ils sortis de l'éther primitif? Qu'on se représente agissant dans cet éther fluide une force de concentration et une force de décentralisation, et l'on comprend que le ciel d'aujourd'hui ait été produit par le concours de ces forces, dont l'une forme les corps et l'autre l'éther. Or, mille faits témoignent de l'activité de ces forces encore aujourd'hui. L'ordre adressé à l'eau ou à l'éther fluide primitif dans le second jour de la création : « Que le firmament soit au milieu des eaux, » a éveillé les forces cosmiques qui étaient inhérentes à cet éther, et ces forces se sont entre-choquées, et de leur lutte est sorti le ciel des corps et de l'éther. Le troisième jour fut pour la planète la terre l'époque géologique.

Sur l'écorce terrestre la croissance des montagnes est double : il y a eu simultanément croissance chimique et croissance organique. Nous attribuons à la première l'opposition de la mer et de la terre ferme, qui sert de base à l'organisation. L'organisation commence dans les cellules vivantes qui se développent du dedans au dehors.

Maintenant, d'où viennent les cellules? A cette question, la réponse est que l'essence de la terre possédait avec les lois chimiques la puissance de l'organisation et par conséquent de la production de la loi des cellules avec les commencements des cellules. La séparation de la mer et de la terre ne fut pas une opération mécanique; mais la puissance endormie du chimisme terrestre qui était latente fut sollicitée. Ensuite ce furent les puissances végétatives et enfin les puissances animales, d'abord les animaux des eaux, puis les animaux terrestres en conformité à ces appels : « Que les eaux produisent des animaux vivants, etc., et que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce. »

Mais cette puissance en s'éveillant entra en lutte avec le chimisme tellurique et commença à restreindre et à limiter son empire. Nous voyons l'effet de cette lutte dans les couches montagneuses pleines d'organismes pétrifiés. La victoire de l'organisation commence dans le terrain tertiaire. L'extinction des espèces se continue dès lors ; mais les espèces nouvelles qui apparaissent, subsistent et conduisent jusqu'au monde actuel dans lequel la production première a pris fin. A ce moment la planète est adulte, et l'heure est venue pour un commencement nouveau. Cette fois il n'y a pas d'ordre adressé à la terre. Le Créateur dit : « Faisons l'homme pour qu'il commande à tous les animaux de la mer et de toute la terre. »

Mais revenons au terrain tertiaire.

Brown partage les couches tertiaires de manière à y distinguer deux groupes, l'un plus ancien et l'autre plus récent, l'un inférieur, l'autre supérieur. Les formations du diluvium sont rattachées au groupe supérieur. Les deux moitiés présentent une série ascendante d'organismes s'éteignant et une série descendante d'organismes se perpétuant. Le nombre des premiers va en diminuant toujours et le nombre des seconds augmente, de telle sorte que la croissance des couches a dû atteindre un point où la proportion des organismes s'éteignant et celle des organismes se perpétuant se sont fait mutuellement équilibre. C'est à ce point que se place la séparation des deux groupes. C'est également à ce moment que nous voyons le climat se

modifier, et de tropical qu'il était pour la terre entière devenir un climat qui diffère suivant les zones.

Au sixième jour toutes les puissances successives implantées par le Créateur dans l'essence de la nature se trouvent épuisées avec le dernier appel des mammifères terrestres : « Que la terre produise des animaux vivant chacun selon son espèce. »

Le récit biblique de la création nous fait voir l'homme se dépouillant de sa sauvagerie originelle par son union avec l'esprit. Avant la création d'Adam, toute la nature avait été sauvage, et l'on ne doit point croire, les faits paléontologiques l'attestent, qu'elle le soit devenue à la suite de la révolte de l'homme contre son Créateur. Il y a donc deux commencements dans le paradis : la création d'Adam, le premier homme, et l'apparition des plantes cultivées et des animaux domestiques. Au point de vue de leur relation avec l'homme, ces plantes cultivées présentent une opposition qui est figurée par les deux arbres du paradis. La nature avait et a encore deux pôles, dont l'un donne la vie, et l'autre la mort.

Quant à l'homme envisagé en lui-même, Adam, du fait de sa communion spirituelle avec le Créateur, possédait le paradis terrestre, et dans ce paradis, la puissance sur la vie et sur la mort. Il pouvait donc rester immortel dans son corps. Mais la perpétuelle jouissance du paradis dépendait de l'usage qu'il ferait de sa liberté. Le passage Gen. II, 19, ne doit s'appliquer qu'aux animaux domestiques du paradis. L'homme, s'il gardait le paradis, aurait pour tâche d'arracher le reste de la terre à l'existence sauvage et de la transformer en paradis. C'est ce qui ressort de Gen. II, 15 et I, 28.

La révolte contre le Créateur eut cette conséquence que l'homme fut courbé sous la loi de la nature sauvage ; mais une seconde épreuve de sa liberté lui était réservée, le Créateur devenant Rédempteur.

En opposition à cette doctrine, fondée sur la Bible, M. Vogt veut que le genre humain ait débuté par l'état sauvage, et il a promis de prouver sa thèse. Jusqu'à présent la preuve fournie se borne à ce fait que des armes de pierre non polies ont été trouvées par milliers dans les terres d'alluvion d'Angleterre et

de France. Mais le grand nombre de ces trouvailles est précisément ce qui a éveillé le doute ; on s'est demandé si l'on avait réellement affaire à des produits de l'art, d'autant plus que jamais un squelette humain n'avait été rencontré dans les mêmes gisements. Il est vrai qu'en 1863, on apporta à M. Boucher de Perthes une mâchoire humaine et qu'un congrès paléontologique prononça : 1° que cette mâchoire était fossile ; 2° que les haches de silex appartiennent à la même période reculée. Il est à regretter qu'un historien n'ait pas été appelé au congrès ; il n'eût pas manqué de faire observer qu'on ignorait absolument quand et comment la dite mâchoire était entrée dans la couche dont elle faisait partie. Aussi le verdict du congrès d'Abbeville n'a pas empêché plusieurs savants de grande autorité d'affirmer que les instruments de pierre en question ne sont que des produits naturels.

Quant aux autres emplacements où l'on a trouvé à la fois des os d'animaux, des débris humains et des objets révélant un commencement de civilisation, il s'agit toujours de savoir quand et comment ces objets sont parvenus aux lieux qu'ils occupent, et d'abord s'ils appartiennent au *diluvium* ou à l'*alluvium,* à l'âge géologique ou à l'âge historique. Or le fait est que la science n'est pas encore en possession d'un critérium qui permette d'attribuer avec certitude un terrain à l'un ou à l'autre des deux âges. Ainsi quand il serait démontré que les os humains sont aussi anciens que ceux de l'ours des cavernes, on serait plutôt conduit à donner l'ours des cavernes à l'âge historique que l'homme à l'âge géologique. Quant aux calculs faits pour retrouver l'âge des palafittes d'après les couches des tourbes, les résultats offrent une telle divergence qu'on ne peut leur attribuer aucune valeur. A en croire M. Vogt, la présence de gros os d'animaux privés de leur moëlle ne peut s'expliquer que si des hommes les ont fendus pour en retirer la moëlle, car il n'y a pas de mâchoires d'animaux qui soient de force à les briser. Mais M. Vogt oublie que, d'après son propre témoignage, l'ours était un animal bien plus fort et a pu avoir, par conséquent, une mâchoire bien plus puissante que les carnassiers d'une époque postérieure.

De l'observation des crânes humains qui ont été découverts, M. Vogt a conclu que l'homme de l'âge de pierre est l'homme primitif, qu'ensuite est venu l'homme de l'âge du renne, puis l'homme des débris de cuisine, plus tard le constructeur des palafittes, et l'habitant des cavernes.

Comme Darwin, M. Vogt admet qu'en passant d'un genre de vie sauvage à un genre de vie qui l'est moins, l'homme augmente le volume de son cerveau. On s'est demandé, non sans quelque inquiétude, jusqu'où une telle progression nous conduirait. En effet, si le cerveau grossit sans qu'il y ait croissance correspondante du crâne, l'idiotisme est une conséquence fatale; si au contraire, le crâne se développe en même temps que le cerveau, c'est alors le poids de la tête qui deviendra trop lourd pour l'individu. Des naturalistes ont montré qu'aucune preuve valable n'avait été apportée à l'appui de cette théorie. Des objections plus fortes encore ont été faites à la thèse de la similitude du cerveau du singe et de celui du microcéphale.

Tout en combattant la théorie de la similitude de l'homme et du singe, le professeur Virchow se range à l'opinion que l'homme n'a ni une autre source de son être ni une autre origine que le reste des vertébrés. Cela revient à dire que l'homme est un individu unitaire, où le corps constitue la forme vitale extérieure et le moi la forme vitale intérieure. — La foi à l'immortalité serait détruite par le fait même.

Cette thèse serait admissible si l'homme entier, ou, comme le corps et avec le corps, le « moi » humain était soumis à une croissance. Mais, dans le cas contraire, elle doit être niée. Or nous savons ce qu'il en est; nous savons que pendant que le corps se renouvelle constamment, le « moi » demeure inaltéré, ou ne subit de croissance que par le fait de idées qu'il reçoit. Ce fait nous révèle en l'homme une double essence. L'esprit humain est créé libre, mais en tant qu'uni au corps, il est engendré ou il naît. Cela ne veut pas dire toutefois qu'il soit né de la terre comme le corps. Tant que l'idée du « moi » est absente chez l'homme, toutes les autres idées fondamentales font aussi défaut. Il est vrai que la conscience dépend de l'organe corporel, principalement du cerveau. Mais les cas observés du

retour à la raison de certains aliénés à l'approche de la mort montrent que l'organe matériel était pour eux plutôt un obstacle. Si l'économie du paradis existait encore, jamais l'organe ne refuserait son service à l'esprit. Jusqu'à ce que l'organe soit complet et qu'il puisse dire : *je, tu, il*, etc., l'individu est borné à la conscience individuelle corporelle.

L'enfant vient au monde avec une masse cérébrale d'environ 500 centimètres cubes, et cette masse croît dans la première année jusqu'à 1,000 centimètres cubes, tandis qu'à la vingtième année elle n'en mesure que 1,500. Au contraire l'accroissement du cerveau du singe se poursuit d'année en année avec régularité jusqu'à un volume de 500 ou au plus 534 centimètres cubes, tandis que le volume de l'organe à la naissance de l'individu est de 240 centimètres cubes.

Evidemment ce *saltus* qui se présente chez l'homme nouveau-né a une signification téléologique : c'est l'esprit qui attend son organe. Assurément ce n'est pas le nouveau-né qui peut accélérer ainsi la croissance de son cerveau. M. Vogt nous dit que cet accroissement est proportionnel aux tâches à remplir. L'enfant a à apprendre l'usage de ses sens; il a besoin d'amasser des matériaux pour apprendre à parler; cela ne se fait pas sans une grande consommation de substance cérébrale. Cette explication ne prouve qu'une chose, l'embarras que cette loi exceptionnelle cause aux matérialistes. Au contraire, le récit biblique nous permet de nous en rendre compte avec facilité.

Par la parole créatrice la croissance normale du corps humain a été mise en rapport avec l'esprit humain, et élevée au-dessus de la loi de croissance antérieure telle qu'elle était dans les autres vertébrés. Cette élévation n'empêche pas, cela va bien sans dire, que le développement de l'embryon humain ne concorde avec les types des autres vertébrés jusqu'au point où il passe dans le type humain; seulement l'homme, en tant qu'un « moi, » est étranger à toute croissance physique.

M. Vogt affirme que le langage ne remonte pas jusqu'à l'âge de pierre et que les métaux étaient déjà connus à l'époque où l'homme a commencé à parler. Mais se représenter l'homme

sans le langage, c'est se représenter ou un enfant dans la première année de la vie ou un animal. On n'est homme qu'à la condition de dire *je*, et par conséquent il faut que l'homme ait un éducateur. L'histoire biblique nous montre le Créateur faisant au moyen du langage la première éducation de l'homme créé.

Toute l'histoire des troglodytes de M. Vogt est donc une pure fiction, si ces troglodytes sont des préadamites originairement sauvages. C'est le contraire qui est vrai, les peuplades dites sauvages n'étant pas autre chose que des adamites dégradés.

Sans l'idée du « moi, » il n'y a pas de souvenir, partant pas de tradition ; et à son tour la tradition suppose le langage. Au contraire, le récit biblique, d'accord avec les mythes des peuples les plus anciens, nous fait connaître l'état de sauvagerie où ont vécu les adamites qui, pendant l'espace de deux mille ans entre Adam et Noé, s'étaient isolés du courant éducateur du culte de Jéhovah.

Le *Livre des Morts* des Egyptiens rappelle incontestablement l'histoire biblique de la création. Le Schu-King des Chinois décrit un état vertueux de l'humanité, suivi d'une chute. Chez les Indous, le *Livre des lois* de Manu raconte la création et les quatre âges. Les Perses nous rapportent l'apparition du bon et du mauvais principe, le paradis, la parole adressée par Ormuzd aux premiers hommes et le serpent.

Ces traditions se rattachent au souvenir du déluge de Noé. On le retrouve dans le *Livre des Morts* des Egyptiens, dans les écrits historiques des Chinois, dans le *Mahabarata* et dans le *Catapathabrâhmana*, dans les traditions des Babyloniens et dans l'histoire de Deucalion et de Pyrrha.

Hésiode nous décrit l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain ou des *héros*, et enfin l'âge de fer dans lequel il se trouve lui-même et que menace le châtiment de Zeus. Le christianisme avait remplacé ce pessimisme par une espérance que le courant matérialiste tend à anéantir. Mais cet esprit funeste n'est pas destiné à durer toujours.

PHILIPPE ROGET.